

# I

Ma bibliothèque est étendue. Suffisamment étendue pour que je ne manque pas de tabac. À cette époque l'argent est venu à se faire rare, je ne sais pour quelle obscure raison. J'ai compté mes livres et envisagé l'ordre de leur écoulement, ou, devrais-je dire, de leur transformation en fumée. Je ne m'explique d'ailleurs pas la facilité avec laquelle j'ai pu transformer ce bien-là en marchandise. Le besoin de fumer, sûrement.

Fumer. Brouillard même par temps clair. Lourdeur de l'air, solidité du volatil. Aspect de ce qui brûle ou se consume, ma vie peut être. Une entreprise de fumigation... Fallait-il que je croie en quelque vertu du nuage? Vertu médicale ou thérapeutique s'entend, mais pour guérir quoi ou de quoi? Difficile d'y trouver réponse tant le tabac a mauvaise publicité. Il n'a d'ailleurs plus de qualités, désormais : il empeste, pollue, rend malade, révèle une dépendance orale hautement rapprochée du

lien maternel, etc. Bref, cela n'a sûrement aucun sens au regard de mes contemporains.

Heureusement, les siècles passés me fournissent quelques possibilités de réconfort, ceux qui ont vu la découverte de la plante dans la lointaine Amérique et ceux qui ont vu les batailles livrées par les nations pour son monopole et son acclimatation en des terres plus proches. Par certains aspects, je ne peux me considérer autrement que comme leur héritière. Il me suffit, il suffit de garder une foi irréductible en les vertus spirituelles de cette plante.

En y réfléchissant, sérieusement car cela frise l'absurde parfois, je me rendis compte que respirer est finalement la seule activité gratuite, jusqu'à nouvel ordre bien sûr. Il m'est donc devenu loisible de profiter de la disponibilité de l'air, de son côté indéniablement démocratique pour lui donner la consistance qui me convient. Mais cette consistance même n'échappe pas à quelque nécessité de marché : le buraliste n'est pas sensible à la littérature. Il fallait donc vendre un livre, le transformer en argent puis aller chez le buraliste acheter du tabac. Il aurait été plus juste de négocier Stendhal directement en tabac. Je parle de Stendhal à juste titre car à l'époque où je n'avais pas droit à l'argent — mon père disait qu'il n'en fallait pas aux petites filles — j'avais demandé à ce qu'il m'achète *Le Rouge et le noir* et il est revenu avec *Lucien Leuwen*, sans explications. J'ai eu le temps, depuis, de méditer la signification de cet autre Stendhal.

Plus tard, j'ai acheté beaucoup de livres, ceux qui coûtaient cher autant que ceux qui ne valaient rien, pour le plaisir de les posséder, de m'amuser de leur prix autant que de leur signification. Je privilégiais ceux qui faisaient naître chez moi des sentiments troubles, question à laquelle mon père avait été attentif par cette substitution. Je ne sais d'ailleurs s'il avait fait l'échange après avoir lu les deux ou s'il avait simplement suivi les conseils de quelque libraire préoccupé par l'éducation des jeunes filles.

Aujourd'hui donc, en regardant ma bibliothèque et en imaginant son écoulement tabagique, me revient en mémoire cette première fois où s'exprimait mon choix de lecture. Je me délecte à l'idée d'avoir lu ce qu'un libraire préoccupé par mon éducation aurait banni et observe la facilité avec laquelle je m'apprête à me défaire de tout cela.

Ranger des paquets de tabac sur des rayonnages de bibliothèque devenus disponibles puis les débiter. Fumer les mots et les pages comme des cigarettes. Absorption du livre par l'entreprise de la lecture, *même*. Lire vraiment, non pas manger des livres ou les dévorer, comme on se plaît à le dire, mais les fumer. Se laisser pénétrer par eux, non par digestion mais par inhalation. Tout le langage lié à la littérature l'associe à l'ingestion, mâcher, ruminer, dévorer, goûter, se délecter; mais lire c'est autre chose, rien de physique, une atmosphère, un nuage, l'odeur du tabac peut-être.

Mais au lieu de demeurer dans cette atmosphère intangible, volatile, il me fallait subir les lois du marché : discuter livres avec le libraire et tabac avec le buraliste. Ce dernier qui, soit dit en passant, ne porte même pas le nom de ce qu'il vend et n'en discute jamais. Il aurait un bureau alors que le libraire a une librairie, le boucher une boucherie, l'épicier une épicerie, etc. En réalité, le buraliste est un percepteur. Il prélève une taxe ou un impôt volontaire. Triste volonté du fumeur. Ce n'est donc pas un marchand honnête, il ne connaît pas sa marchandise mais le client. Le buraliste vend des cigarettes toutes faites dans des paquets où le nom des fabricants est plus gros que toute autre indication. Il est incapable de dire d'où vient le tabac et s'il est bon. Par contre, il sait si vous prétendez à fumer occasionnellement ou à vie, si vous allez devenir un client, une tête à voir tous les jours ou pas. Avec le libraire, il s'agit moins de savoir si vous êtes accro que de savoir à quoi vous tenez et ce qui vous tient. Certes, le livre se diffuse parfois en milliers d'exemplaires, comme des paquets de cigarettes, mais il reste encore possible d'en parler.

Ce qui gâche l'entreprise de transformation de mes livres en tabac c'est justement l'absence de dialogue avec le buraliste. Ce qui est humiliant, ce n'est pas de fumer un livre ou de se dire que Proust est vraiment un type bien parce qu'il vaut beaucoup de cigarettes (et de temps), ce qui est humiliant c'est de vendre un livre d'un côté et d'acheter du tabac d'un autre. La fin de la